



Chemins  Nocturnes

JEAN-PIERRE MAUREL

MALAVÉ
S'EN MÊLE

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

Journaliste revenu du métier, Malaver est détective parce qu'il y a vingt ans son premier patron de presse lui avait dit : « Éric Malaver ? C'est un nom de détective, ça ! »

Un sieur de Coutance débarque un matin dans son bureau pour lui « ordonner » d'élucider les raisons pour lesquelles une jeune femme le suit depuis deux jours. C'est peu dire que le courant passe mal entre les deux hommes. La rencontre avec la mystérieuse – et sublime – Svéa, puis une visite aux *Déménagements Coutance* n'arrangent pas les choses.

Un cadavre sans tête plongé dans une cuve d'acide, puis la découverte d'une liste de personnalités du Gotha laissent augurer de sombres trafics entre l'Europe et l'Extrême-Orient...

Le client devient très vite l'homme à abattre...

L'auteur

Jean-Pierre Maurel est né au Tyrol en 1949, de mère autrichienne et de père français. Il vit dans le Perche. Son premier livre, *Le Diable sur la neige*, a obtenu le Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie française. Ensuite paraissent *Le Haut-vol* (roman) et *Réglement* (récit).

Malaver s'en mêle fut sa première incursion dans le genre policier... et ce fut un coup de maître !

« Le polar germait comme une promesse : Jean-Pierre Maurel avait discrètement glissé l'esquisse d'une parodie de roman noir dans un passage de son précédent livre, *Réglement* (Gallimard, 1993), un récit d'une finesse éblouissante. Ce polar, le voilà comme une récréation, un divertissement transitoire. Pourtant, même dans ce registre qui n'est pas le sien, l'auteur surprend encore. »

Marion Van Renterghem, *Le Monde des Livres*

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CARUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

JEAN-PIERRE MAUREL

MALAVÉR S'EN MÊLE

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, 1994
Conception graphique, Pierre Dusser
Photo de couverture : © Getty Images /
estherAlto / Matthieu Spohn
ISBN 978-2-87858-634-3

CHAPITRE I

J'ai mon bureau dans un coin snob : rue Edmond-Valentin. Je ne sais toujours pas ce qu'il faisait dans la vie, Edmond-Valentin. Député du parti de la Vieille France peut-être, avec un nom pareil. Ou bien éternel fiancé non déclaré de la fleuriste du coin. La rue relie l'avenue Bosquet à l'avenue Rapp, et vu le quartier, elle est étrangement animée, voire bruyante.

Dans les environs, on trouve le consulat d'Autriche, l'ambassade de Bulgarie, l'ambassade de Roumanie, d'où l'on a défenestré un quidam il y a quelques années, les studios Cognacq-Jay, la Société théosophique, quelques banques, un immeuble 1900 classé au 29 avenue Rapp, la rue commerçante Saint-Dominique, les petites rues Augereau et de l'Exposition bourrées de boutiques bizarres tenues par des artisans chargés de savoir et de personnalité et de restaurants où des vieilles dames font la cuisine. Un vrai petit village au cœur du fric, des façades cossues, de la pierre de taille. Je suis bien entouré, les flics font des rondes fréquentes et me protègent... enfin, je veux le croire. Peut-être bien que mon bureau du quatrième étage, avec les quelques meubles miteux que j'ai rassemblés autour de mon costume qui ne l'est pas, pas encore, peut-être bien que tout ça ne les incitera pas à risquer leur vie. Tandis que de l'autre côté de la

rue, à hauteur de mon unique fenêtre, l'enfilade des baies, à moitié masquées par des tentures à la courbe racée, dégage une sacrée odeur de pognon. Je la respire souvent, plus intrigué qu'envieux. Quand je vois passer du salon à la bibliothèque, de la bibliothèque dans un petit salon (un boudoir?), de ce petit salon à la salle à manger et de la salle à manger à la cuisine, devant pas moins de sept fenêtres, une certaine silhouette dont les cheveux blonds ont un don spécial pour capter la moindre lumière qui traîne, je soupire.

Mais je me demande pourquoi je raconte tout ça. Je disais (ou je ne disais pas encore) que j'étais venu là parce que j'avais le sentiment d'avoir assez d'élégance naturelle et d'éducation – fermez le ban! – pour ne pas boire l'eau du rince-doigts dans un monde qui avait peut-être besoin de mes services, et qui surtout pourrait les rémunérer sans me faire le coup de la veuve et de l'orphelin. Ne croyez pas que je parle par expérience. En fait, je débute dans ce métier, mais j'ai derrière moi vingt ans de journalisme, des potins aux grands reportages et au journalisme d'investigation. Brusquement, j'ai décidé que j'en avais marre. Marre de *Presse-Bazar*, marre de Praxitèle pour qui j'avais concocté un magazine original sur un créneau vierge et qui l'avait transformé en un ragoût infâme, par incompetence. Les types incompetents se repèrent à leur façon de s'entourer de gens incompetents et malléables et de décourager les autres. Ouais, marre de l'hypocrite Praxitèle, persuadé d'être un homme de presse, toujours sans idée, et donc toujours convaincu par le dernier qui parle. Cette fois-là, je n'avais pu être le dernier. Marre donc.

Marre aussi de voir deux feuillets se transformer en un paragraphe; marre des politiques. Marre de la culture, ça, oui, ô combien! À les écouter et à les voir, les artistes et les critiques, à constater combien le génie pullulait, il m'était venu des envies de bouseux. Bref, je glissais

dans un rêve de barbarie et d'île déserte, chassant avec une lance de fortune et quelques effroyables cris de guerre une faune de Praxitèle gras, et seul un réflexe de dernière seconde m'empêcha de jeter dans une bouche d'égout de la rue Richer, où j'avais alors mon domicile, mes trois carnets d'adresses.

C'est à ce moment-là qu'elle m'a sauté dessus, la fameuse idée. Je la croyais fameuse (c'est encore ce que je crois), parce qu'elle venait de mon premier patron, un vrai patron de presse exigeant qui, lui, savait commander, qui m'a appris le métier à la dure et pour lequel j'ai la plus grande estime. Un type qui vous empêche de dormir n'est pas forcément un salaud. Quand je lui avais dit mon nom, il avait fait :

– Éric Malaver ? C'est un nom de détective, ça !

Voilà que cette réflexion m'était revenue à l'instant où j'allais donner à bouffer aux rats le gratin de mes relations. Même eux en auraient difficilement digéré certaines. En un éclair, j'avais décidé de les épargner et de garder mon poison.

Et maintenant que vous connaissez mon histoire, vous me voyez là, dans mon bureau de la rue Edmond-Valentin, rêvant des Pinkerton, éconduisant systématiquement les maris qui se croient cocus et les épouses persuadées de l'être. À vrai dire, cette clientèle a sérieusement diminué, on divorce trop facilement aujourd'hui. Mes ex-collègues ont promis de m'envoyer des clients. Voilà six mois que j'attends, en comptant moins sur leur affection que sur la turpitude du monde. Mais peut-être que le monde est moins pourri que je ne l'ai cru devant la bouche d'égout. Peut-être que je n'ai tout simplement plus supporté l'idée de savoir mes articles en contact avec les salades du marché ou le fond d'une corbeille à papier. Non, j'essaie de ne pas être grossier, et comme j'y parviens, je m'adresse un sourire.

Je vais à la fenêtre, je regarde la blonde qui passe

devant la quatrième fenêtre. L'oisiveté finit par vous mettre de drôles d'idées en tête. Quand je parle d'oisiveté, j'exagère. Depuis six mois, j'ai tout de même eu quelques occupations : il y a eu cette affaire d'espionnage industriel dans une petite entreprise. Le fils espionnait le père. Ensuite, une histoire de contrefaçon d'une petite marque de lingerie. J'avais palpé pas mal de soie et de satin, sans que mes doigts aient vraiment fait la différence entre l'authentique et la contrefaçon, peut-être parce que le cœur n'y était pas, quelque chose manquait. Enfin, il y a un mois, une vieille et riche dame du quartier était venue me voir pour le vol de son chien, appelé Coco Bel-Œil à cause d'une paupière tombante. Mis à part ce léger défaut dont elle prétendait qu'il lui donnait un air coquin, elle me l'avait décrit comme étant d'une beauté pharaonesque, bien que petit. Au cours de mon enquête, je lui en avais ramené deux qu'elle avait refusé de reconnaître. Il est vrai que, soupçonnant un vol de voisinage, je faisais les cages d'escalier des environs en hurlant « Coco Bel-Œil, ici ! » devant chaque porte, et lorsque j'entendais japper, je sonnais, présentais ma carte et prononçais d'une voix rogue : « C'est la restitution du chien ou la police ! » Ces deux faux chiens témoignaient au moins de la générosité ou du caractère impressionnable de certains gens. Le troisième avait été le bon. La dame qui m'avait ouvert avait accompagné sa restitution d'un aimable « Qu'elle crève, la vieille peau ! » Quant à l'affreux débris de moitié de roquet qu'elle m'avait tendu, il m'avait mordu avec une hargne particulièrement mesquine et j'avais failli le passer par la fenêtre ouverte mais nous étions au rez-de-chaussée. Ma cliente avait pleuré de joie et j'avais manqué faire de même en apercevant les zéros sur le chèque qu'elle m'avait remis.

Et voilà toute l'histoire, juré ! Je vis encore sur les honoraires de Coco. Et c'est pour lui que j'ai une pensée

au moment où les choses sérieuses commencent, alors que désœuvré je plonge mon regard (marron, simplement marron) sur le carrefour double où se jettent, autour de l'avenue Rapp, les rues Edmond-Valentin, Dupont-des-Loges, Sédillot et Montessuy. Une BMW s'engage dans ma rue et stoppe en double file. Un bonhomme en sort. De mon poste d'observation, j'aperçois le sommet carré de fortes épaules. Il examine un moment la façade. À cent mètres de là, une mini Austin noire vient de s'arrêter. Cette fois, personne ne descend. Le type jette un coup d'œil très rapide vers l'Austin, puis s'engouffre dans l'immeuble. Je hausse les épaules. Voici un client. Le plus drôle, c'est que j'en suis persuadé. Quand la sonnette se met à vibrer, je prends le temps d'ajuster mon nœud de cravate et je m'avance vers la porte avec un sang-froid qui n'a malheureusement pas de témoin.

Dès qu'il est entré, mon bureau devient deux fois plus petit. Il s'avance comme une force qui mange l'espace jusqu'au milieu de la pièce (c'est vite fait), et me détaille pendant que je me réinstalle derrière mon bureau. Je lui désigne l'un des fauteuils. Il néglige l'invitation. Il tourne une fois sur lui-même, ce qui est largement suffisant pour estimer mon mobilier, puis il se met à aller et venir. Je ne l'aime pas. Voilà, c'est dit. J'ai toujours eu des antipathies (et des sympathies) instinctives. Difficile ensuite de me convaincre du contraire, et pour le boulot, ça n'est pas une disposition très avantageuse. Quant à savoir pourquoi je ne l'aime pas, ça viendra plus tard.

— Monsieur Malaver? Bonjour.

Ça me file un petit frisson. J'ai déjà entendu cette voix, ample et grave, chaude, rauque et précise à la fois. Non, impossible. Si, je sais : c'est exactement la voix de John Vernon, la plus belle voix d'homme du cinéma,

celle qui transforme le doublage en un crime impardonnable.

— Vous travaillez vraiment seul ?

Il doit faire allusion à mon texte publicitaire : « *Éric Malaver, enquêtes et filatures, la discrétion absolue d'un travail en solitaire.* » Ce texte est l'aboutissement d'une nuit fort arrosée, ce qui prête quelque mérite à sa sobriété. Après avoir épluché les annonces d'agences de détectives, j'en étais arrivé à la conclusion qu'elles se vantaient toutes de leur nombreux personnel qualifié, et je pensais que ma prose pourrait intriguer. Je ne sais toujours pas si c'est un bon calcul, et je m'en soucie comme d'une guigne, car j'ai effectivement toujours travaillé seul, supportant très mal le photographe quand le patron se croyait obligé de m'en coller un sur le dos.

— Oui.

Il a l'air de trouver ma réponse un peu courte, s'immobilise et me jette un regard pénétrant.

— Quand vous devez filer deux messieurs, vous vous coupez en deux ?

— Si les deux messieurs se tiennent par le cou, ce n'est pas la peine. S'ils doivent se séparer, je sous-traite.

Ses pupilles se resserrent.

— C'est votre conception de la discrétion ?

Il s'est calmement assis dans l'un de mes fauteuils. Même ainsi, il reste massif. C'est le nez que je remarque maintenant, massif lui aussi, l'un de ces nez d'aristocrate qu'on ne voit plus guère que sur des gravures anciennes. Mais tout autour, ça ne va pas. Le reste du visage ne parvient pas à honorer ce nez comme il le mériterait. Ce n'est pas exactement de la veulerie, pas exactement de la vulgarité... ce type me déroute et je suis toujours en train de courir après un minimum de sympathie à lui offrir. Pas assez vite, alors je réponds assez sèchement.

— Le sous-traitant est mon neveu.

Ça a l'air d'une blague, c'est pourtant vrai. Mon sorbonnard de neveu est un étudiant en histoire qui a oublié d'être bête. Fou d'histoire contemporaine et de politique internationale, on peut le consulter comme un livre ouvert sur quasiment tous les pays de notre chère vieille planète. Comme les études universitaires sont étalées sur quatre ans afin de permettre au plus crétin d'entre les crétins d'obtenir son diplôme, mon neveu a cravaché (le mot est un peu fort) la première année, et ingurgité sans mal un viatique universitaire sur lequel il vit comme un bourgeois de ses rentes, et dont il fait profiter quelques jolies crétines. Il m'a proposé avec un enthousiasme qui a beaucoup inquiété sa mère de disposer de son temps libre, qui ne tiendrait pas dans un ministère. Depuis la fondation de l'agence Éric Malaver, enquêtes et filatures, la discrétion... il n'ose même plus sortir, de peur de manquer un coup de fil de l'agence Éric Malaver, enquêtes et filatures.

— Si vous me racontiez votre affaire, monsieur?...

— Raoul... Raoul de Coutance. Les *Déménagements Coutance*.

Je hoche la tête et j'attends la suite. Il a un mouvement pour déplacer son grand corps dans mon fauteuil, et les pans de sa veste s'écartent, qu'il resserre prestement. Je n'en jurerais pas, mais il me semble avoir aperçu la courroie d'un baudrier.

— On me suit depuis quelques jours. Je veux que vous me disiez qui et pourquoi.

Il sort un paquet de Camel, me le présente. Je décline l'offre. Il se fiche alors une cigarette entre les lèvres d'une manière qu'il lui faudra bien breveter un jour. On dirait que ce sont les lèvres qui dans une espèce d'avidité fébrile ont aspiré de loin une cigarette qui paraît s'échapper d'entre ses doigts, tandis que sa main semble la suivre dans sa course et donner un coup de poing sur la bouche. Ce geste n'a aucune élégance :

comme le visage, il jure avec son nez remarquable, mais il dégage je ne sais quelle formidable vitalité. Comme si les désirs, les soifs de cet homme ne pouvaient attendre. Il craque une allumette et l'approche du bout en tremblant. Il doit s'y prendre à plusieurs reprises. L'allumette lui échappe des doigts. Seulement, ça ne colle pas, cette comédie. Je ne peux pas m'imaginer que ce type puisse avoir jamais peur. Comme il cherche impatiemment des yeux un cendrier, je me lève, lui tend une lourde agate creusée d'un ravissant arrondi, je passe derrière lui et vais jeter un coup d'œil par la fenêtre.

— Une mini-Austin noire, conduite par une femme brune, habillée de noir.

Il sursaute mais ne se retourne pas. Je n'y crois pas non plus, à son sursaut.

— Elle est là, n'est-ce pas ?

Je sors mes jumelles et fais la mise au point. Sur le volant de la petite voiture, deux mains sont posées. Immobiles. Très fines. Pas de vernis de couleur sur les ongles. La manche noire d'un tailleur. Je distingue mal le bas du visage, mais, vraisemblablement attaché à l'oreille que me cache l'avancée du toit, j'aperçois un grand losange jaune, comme la clarté d'une lampe, sur des cheveux noirs qui font penser... à la nuit, une simple nuit noire.

— Du plastique ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Avez-vous remarqué si ses boucles d'oreilles étaient en plastique ?

— Elles sont... Il s'interrompt, mécontent. Posez ces jumelles, monsieur Malaver, et occupez-vous de mon affaire, mon temps m'est compté.

Il s'est retourné maintenant, et lâche un rond de fumée qui monte vers moi.

— Par qui ? N'êtes-vous pas le patron ?

Pourquoi ai-je l'impression qu'il connaît la dame de l'Austin ?

— Vous savez, on fait maintenant de très beaux bijoux dans des matières qui n'ont aucune noblesse intrinsèque. Il est intéressant de constater que des jeunes femmes modernes aussi élégantes que celle-ci paraît l'être puissent s'autoriser du plastique sans déchoir, vous ne trouvez pas ? Cela me donne une indication sur cette personne. Vous m'avez dit que vous vouliez tout savoir sur elle. Eh bien je peux vous dire qu'elle doit mettre quelque délicieuse fantaisie dans ses comportements les plus stricts. Le menton est d'une ligne très ferme et le cou...

M. de Coutance n'aime pas, mais pas du tout, que je parle ainsi de cette femme. Et je me demande pourquoi. Je me demande ce que signifie l'expression qu'il arbore en ce moment, cette jalousie vorace, presque enfantine, comme s'il avait cette femme devant les yeux, comme s'il se la représentait à travers moi, à travers les jumelles où j'ai lorgné et dont il a envie de s'emparer parce qu'il les fixe pendant une seconde avant de remettre ses yeux sur moi, où brille ce même caprice ardent qui le fait fugitivement ressembler à l'enfant qu'il a été. Et ce visage tout à coup fruste et violent qu'il oublie de me cacher, ce visage d'où s'est fugacement évaporée l'expérience dont témoignent son nez, sa voix, sa stature formidables d'homme massivement adulte, ce visage me fait penser à celui que pourraient arborer ces fils de grandes familles qui ont poussé comme des herbes folles, non par une dégénérescence du sang, mais par une carence affective, rejetons rejetés, mis à l'écart par la partialité d'une mère qui préférerait les autres et les préférerait brutalement. Je pose mes jumelles sur le rebord de la fenêtre.

— Vous avez une idée de qui vous suit ? Ou peut-être de qui vous fait suivre ?

– Aucune.

– Que déménage votre entreprise?

– Des bureaux. Des usines. Un service spécial de transport d'objets d'art dans le monde entier, mais surtout en Orient. Un peu de privé. Des garde-meubles.

– Vous ne pouvez me fournir aucun autre élément susceptible de me mettre sur un début de piste? Des ennemis? Un concurrent malheureux?

– Je vous ai dit tout ce que je savais. Il faut me débarrasser de cette filature, voilà tout.

Je le regarde fixement. Il se lève, se dirige vers la fenêtre et aperçoit la blonde d'en face. Il l'observe un moment sans vergogne, puis ses yeux caressent les jumelles avant de revenir sur moi. Un éclair de concupiscence illumine sa face. Pas de vulgarité. Simplement un désir nu, éclatant, la révélation d'un appétit primitif, insatiable, quelque chose qu'il aurait pu avoir envie de partager avec moi par le lien de ces jumelles qui sont là, à portée de sa main pendante, qu'il pourrait saisir, où il pourrait coller ses yeux comme j'y ai collé les miens. Je lui tourne le dos brutalement et reviens à mon bureau où je m'assieds, les mains à plat sur le plateau. Il est resté debout près de la fenêtre et tire sur sa cigarette avant de se cacher derrière un respectable nuage de fumée. Je sens que mes mains se décrispent.

– Allez-y, dis-je doucement, servez-vous-en.

Il refuse d'un signe de tête, d'une tête qui est redevenue celle de monsieur de Coutance, l'homme à la voix et au nez formidables, le PDG d'une prospère affaire de déménagements internationaux.

– Dites-moi plutôt ce qu'elle fait... la brune. Commencez à travailler.

Je reste assis. Il reste debout à la fenêtre. Il y a comme un bizarre affrontement. Je ne l'aime toujours pas, et moins encore, ce fils de famille qui surcompense, antipathique ou insupportable comme tous les surcompens-

sateurs. Je ne sais pas si le mot existe et je m'en fous. « Du calme, Malaver. Tu n'as pas d'autre Coco Bel-Ceil en perspective. »

Je me lève et prends mes jumelles, tandis qu'il s'écarte légèrement de la fenêtre.

– Que voyez-vous, monsieur Malaver ?

Au moment où j'appuie les oculaires contre mes yeux, la fille se penche sur le volant, et l'autre boucle d'oreille vient frapper sa joue comme un jet de citron. Au mouvement de ses yeux, je comprends qu'elle examine une par une les fenêtres de mon immeuble et j'attends que son regard croise celui opaque et invisible des lentilles taillées et polies par M. Angénieux. La chose finit par arriver.

– Alors ?

Il est dans mon dos et la fumée de sa cigarette se pose sur mes épaules. Je me mets à le haïr de toutes mes forces pendant une seconde. Peut-être deux. Peut-être trois. Beaucoup plus en tout cas qu'il n'est permis à un détective en mal d'enquête qui reçoit un client important.

– Eh bien, que fait-elle ?

– Elle se demande si elle doit monter vous rejoindre.

– Ceci est hors de question. Je veux dire...

Il est mal à l'aise. Il n'a aucun don pour les planches, cet homme-là. Et tout à coup, l'affaire qu'il me propose me paraît ressembler à un nid de frelons ou à un panier de cobras. Je veux dire que l'affaire commence à m'intéresser.

– Monsieur de Coutance, est-ce une expérience exceptionnelle que d'avoir une telle femme à ses trousses ?

Il tire à fond sur sa cigarette, et ses lèvres épaisses semblent vouloir l'absorber.

– C'est une expérience extrêmement désagréable... extrêmement désagréable, bafouille-t-il, et il faut que cela cesse.

– Lui avez-vous demandé pourquoi elle vous suivait ?
Il a un haut-le-corps, cille et prend un air scandalisé.

– Je vous ai déjà dit que j'ignorais tout d'elle et des raisons pour lesquelles elle me suit. Pourquoi croyez-vous que je sois venu vous voir ? Vous allez devoir gagner l'argent que je vous donnerai.

La fin de la phrase est mordante. Je regagne mon bureau tandis qu'il choisit le second de mes deux fauteuils, écrase son mégot dans le cendrier et croise les jambes.

– Monsieur de Coutance, vous savez parfaitement qu'elle sait que vous savez. Alors, à quoi rime ce petit jeu ? Une jeune femme qui n'a rien d'une lutteuse professionnelle suit sans beaucoup de précautions un homme d'affaires fort capable de prendre son destin en main. L'hypothèse d'une bonne fortune semblant exclue, je me demande pourquoi cet homme n'exige pas de cette femme une explication franche et cordiale... À moins qu'il ne veuille charger un détective de cette démarche ?

Il décroise ses jambes, se penche en avant et pose des mains immenses sur le bureau après avoir poussé assez sèchement le cendrier. Comme l'agate est parfaitement polie, le cendrier prend de la vitesse puis ralentit pour s'arrêter sur le bord et adopter une position d'équilibre qui paraît insulter les lois de la physique. De Coutance sourit.

– Je ressemble à ce cendrier en ce moment, monsieur Malaver. Je joue une partie difficile dans mon commerce. Je ne veux pas de trouble. Il s'interrompt et frappe sans colère le bureau du plat de la main. Je ne veux pas que vous ayez le moindre contact avec elle.

– Mon travail sera donc de la suivre, de noter ses fréquentations, ses activités...

– C'est exactement ce que je veux : un rapport complet sur ses habitudes, ses origines, sa situation... Je ne demande rien de plus, vous entendez ? Rien de plus.

– Pensez-vous que cette affaire soit liée d'une manière quelconque à vos activités professionnelles, ou s'agirait-il plutôt de quelque affaire privée?

Il ne répond pas, porte la main à l'intérieur de sa veste, en sort un porte-chèques en cuir, décapuchonne un stylo et le fait tourner au-dessus du chéquier ouvert comme un avion qui attend l'autorisation de se poser.

– Trois mille francs par jour. Plus les frais bien sûr. La provision est à votre convenance.

Il remplit son chèque, le signe d'un large paraphe et sa main oublie de trembler. Puis, tandis que je prends son chèque et le plie en deux avec une certaine brusquerie, sans le lire, parce que je ne veux pas lui donner ce plaisir, il m'observe songeur et son visage se durcit.

– Bah! Vous avez raison. Les affaires sont les affaires.

– Avez-vous une carte de visite à me laisser, monsieur de Coutance?

Il en tire une de sa poche et me la jette plutôt qu'il ne la dépose. Elle papillonne et tombe par terre. Il ne bouge pas. Je bouge encore moins que lui. Il sourit, se lève de son fauteuil, force repliée se déployant à nouveau, gourmande d'espace et lui faisant comme un halo. Il ramasse la carte et la plaque sur le bureau du plat de la main. Je remarque de petites touffes de poils noirs sur ses deuxièmes phalanges. Les ongles sont nets, taillés carrés. Je m'empare de la carte et la lis.

– Il me faudrait aussi votre carte privée. Si je dois, comme il est probable, commencer la filature à partir de votre porte...

Il remet sa main à sa poche.

– J'espère que j'en aurai pour mon argent. Vous n'êtes pas spécialement bon marché.

– Une dernière chose : est-ce que c'est dangereux?

Il a un sursaut. Un vrai, cette fois.

– Je ne m'attendais pas à cette question.

– Je vous la pose à nouveau.

— Bah! Il n'existe pas d'activité qui soit sans danger. Vous avez peur? Vous avez un port d'armes?

— Ce sont exactement les deux questions que je me posais à votre sujet, fais-je calmement.

Il ouvre la bouche, la referme, fait demi-tour. J'ai eu du plaisir à le voir entrer dans mon bureau, mais ce n'est rien comparé à celui que j'éprouve lorsqu'il pose sa main sur la poignée de ma porte pour en sortir.

— Une dernière question, monsieur de Coutance. Qui a eu la bonne idée de vous envoyer à moi?

Il me détaille des pieds à la tête et prend un air vague.

— J'espère que c'est une bonne idée.

Il sort, puissant et paisible comme un fauve qui s'éloigne d'une proie négligeable, et referme la porte délicatement. En abandonnant derrière lui, sauf erreur, un irritant parfum de menace. Je retourne à mon bureau, je déplie le chèque. Son montant est de dix mille francs. « C'est un début, me dis-je, encore faut-il que tu les gagnes. Tout de suite, Malaver. »

Je vais à la fenêtre et prends mes jumelles.

Je me retrouve seul. Je bouche la bouteille de whisky, la replace dans sa niche, vais rincer les deux verres au lavabo. Après quoi, désœuvré, je reste planté au milieu de la pièce, les yeux vagues. J'essaie de secouer ce poids de mes épaules. Ça n'est pas facile. « Mon vieux Malaver, il y a peut-être des choses que tu n'avais pas envie de savoir. Tu devrais aller te réfugier parmi tes livres, rue de Babylone. »

Je m'approche de la fenêtre. Il reste encore un léger jour qui s'attarde dans le soir. Derrière les hautes baies de l'immeuble en face, il y a la blonde, sur un escabeau. Elle a les bras levés. Ses tentures se sont évadées d'un crochet qu'elle remet en place. Elle redescend et nos regards se croisent. Ça dure trois secondes, c'est deux secondes de trop, certainement, mais c'est tout aussi certainement à cause de mon gros pansement blanc au-dessus de l'œil. Elle baisse les yeux, prend son escabeau replié sous l'aisselle et disparaît dans sa pénombre privée.

Du même auteur

Malaver à l'hôtel

Malaver s'en mêle